

## Mambu et Doguicimi, c'est moi : pourquoi et comment lire la littérature coloniale aujourd'hui ? (N. CHAVOZ)

- (1) Doguicimi est l'épouse amoureuse du prince Toffa, qui va faire campagne contre les Mahi ; la campagne tourne mal et on ne sait si Toffa est mort ou prisonnier. Un rival essaie de combler cette absence. Mais Doguicimi résiste et quand une campagne, victorieuse cette fois, contre les Mahinou vient apprendre l'assassinat de son bien-aimé Toffa, Doguicimi décide de mourir. Malgré les efforts du prince rival, elle est enterrée vivante donnant l'exemple de la fidélité et du grand amour. **Robert Cornevin**, Préface de la nouvelle édition de *Doguicimi*, 1978.
- (2) Paul Hazoumé, mon ami Paul Hazoumé – car nous sommes de vieilles connaissances, offre à cet égard un curieux mélange de modernisation européenne et de traditionalisme africain. Si son teint ne trahissait son origine, vous le prendriez pour un Français de France ; tout, dans sa façon libre et gaie de s'exprimer, dans son allure courtoise, dans ses gestes aisés et mesurés, dans l'aimable ardeur qui émane de sa personne, est d'un homme de chez nous. **Georges Hardy**, Préface à *Doguicimi*, 1938.
- (3) Mon cher Paul, j'ai une grave parole à te dire. Tu vas donc venir en France où tu te feras sans doute de nombreux amis, où tu auras l'occasion d'aller prier dans des Sanctuaires célèbres comme Lourdes, Lisieux, etc. Il n'est pas possible qu'il existe une ombre à la réputation que tu vas acquérir en France, il est absolument impossible que tu ne communies pas dans les lieux de pèlerinage dont je te parle plus haut. Il y a un mot qui ne doit pas être prononcé à ton sujet par les journaux, c'est celui de polygame, qui résonne très fâcheusement en France, et qui es pour le public européen incompatible avec les mots civilisé et chrétien. **Correspondance du R.P. Apiais et de Paul Hazoumé**, lettre du 3 février 1931.
- (4) Il y avait à ce dîner un quatrième convive (...), un instituteur noir de l'Ecole de garçons de Cotonou (...), l'auteur, en langue française, d'un ouvrage de six cents pages édité par le service de Propagande du ministère des Colonies. (...) Il fut beaucoup question de *Domicigui* pendant le dîner. D'autant plus que, comme tous les rédacteurs du ministère des Colonies, j'avais eu entre les mains cet ouvrage si probant des bienfaits du colonialisme – du moment qu'il était écrit en français par un sujet noir. Je félicitai chaleureusement l'auteur de l'avoir écrit. J'évitai bien entendu de lui avouer que je n'en avais pas lu le premier mot. **Marguerite Duras**, *Le Marin de Gibraltar*, Paris, Gallimard, 1952, p. 350.
- (5) **La forme romancée** qu'il a cru bon d'adopter n'est qu'une apparence : c'est bel et bien de l'histoire qu'il nous apporte, **exacte, parfaitement objective**, et de l'histoire **psychologique**, la seule qui compte vraiment. (...) Voilà donc dans quel esprit il convient d'accueillir et de lire ce livre : qu'on se garde d'y voir un roman colonial ; il n'invente rien, (...) il veut nous montrer en fin de compte comment des groupements humains peuvent s'accorder sans se ressembler point par point. **Georges Hardy**, Préface à *Doguicimi*, 1938. Nous soulignons.
- (6) **Ceci n'est pas un roman** ; c'est une histoire vraie. Contrairement à la formule du roman exotique, vous n'y trouverez aucune vision du monde extérieur, nulle débauche descriptive ; rien que des paysages d'âme ; des dialogues qui nous en apprennent plus long qu'aucun livre sur la **psychologie** de la femme noire. (...) **Ceci n'est pas, non plus, une œuvre littéraire** : on se ferait scrupule de parer de vains ornements un texte aussi simple, aussi spontané qui doit tout à la vérité de l'observation (...). En un temps où l'on parle beaucoup de **propagande**, rien, enfin, me semble-t-il, ne pourrait mieux **servir** la cause de l'influence française aux colonies que cette histoire vécue. Préface de Raymond Escholier à *Mambu et son amour*, 1925.

- (7) Voulant rendre plus méritoire ton sacrifice, qui est authentique, **j'ai imaginé** que Toffa était, comme un grand nombre de Dahoméens, imbu de préjugés sur des êtres dits « à sept paires de côtes ». (...) **J'ai imaginé** que tu avais éloquemment défendu ton sexe calomnié. **J'ai imaginé** que ta douleur, à l'annonce de la disparition de ton époux à Hounjroto et de la calomnie de sa mémoire, t'avait soulevée contre Guézo et que tu avais souhaité sa mort loin du pays de ses pères, en expiation de son crime. (...) **J'ai imaginé** que, dans le temps où tu luttais héroïquement pour garder ta pureté, tu étais basement calomniée, jusque dans ta tombe, parce que c'est là, très souvent, le sort des personnes vertueuses. (...) Doguicimi, **j'ai imaginé** aussi qu'à la réception de cette mission d'Europe à la cour de Guézo tu avais souhaité l'avènement des Zojagués – Français – qui te paraissaient réunir les qualités nécessaires pour pouvoir mettre fin aux incessantes guerres des rois dahoméens, à la traite des Noirs et au sacrifice humain qui ruinaient le pays plus qu'ils ne l'enrichissaient. **Paul Hazoumé**, *Doguicimi*, Paris, Maisonneuve et Larose, p.508.
- (8) « Mon maître ne fait que soupirer depuis son retour du Palais. (...) Qu'est-il donc arrivé à mon seigneur ? Une indisposition ? Où a-t-il mal ? Il a peut-être eu des ennuis à la cour ? Un courtisan aurait-il cherché à le discréditer dans l'estime du roi ? Qu'il daigne me le dire. (...) Il y a quelques instants seulement, je me réjouissais à la pensée que le retour de mon seigneur n'allait pas tarder et que nous passerions bientôt des moments heureux, comme la nuit dernière. Je me promettais : « Avant de nous abandonner au sommeil, je lui dirai une chanson en réponse à la sienne d'hier. » Je veux l'étonner. Mon maître et seigneur m'écoute-t-il ? » **Paul Hazoumé**, *Doguicimi*, Paris, Maisonneuve et Larose, p. 69-70.
- (9) Elle fait deux pas, puis s'écroule brusquement devant moi :  
 - Je parle le français comme vous, monsieur Libono !  
 - Hein ! quoi ! tu parles le français ? Ah bah !  
 Et je reste là quelques minutes, vraiment stupide...  
 - Ah ! bien, elle est bonne celle-là ! Tu parles le français ! Mais alors, tu es chrétienne ? je n'ai pas besoin de chrétienne à mon service. Ah ! non alors, pas de dispute avec les Missions, moi !  
 - Je ne suis pas chrétienne, monsieur Libono.  
 - Pas chrétienne ? ... Alors, qui donc t'as appris le français ?  
 - Mon frère... Pedro ! (...)  
 Et, me regardant bien en face :  
 - Je ne suis pas une Cabinda !  
 - Et qu'est-ce que c'est qu'une Cabinda ?  
 - Vous savez bien, monsieur !  
**Louis Charbonneau**, *Mambu et son amour*, Paris, L'Harmattan, 2014, p. 14-17.
- (10) Et je songe à ses histoires, pas toujours puériles, qu'elle tenait de son vieux philosophe charpentier, son vieux Macounya, histoires que je la poussais, sans qu'elle s'en doutât, à me raconter, heureuse qu'elle était de mon attention soutenue... Et son babillage sincère, dans « son français » si pittoresque, qu'elle était si fière de parler avec moi !  
 Et je songe avec attendrissement à ses élans de tendresse, à son « serre petit peu contre toi, voyons », à son unique expression d'amour, qu'elle ne disait, par une sorte de pudeur, qu'en fiote : « *O Lici, Lici ikélé N'Zambi na mino !* » (O Lici, tu es min Dieu à moi !...).  
**Louis Charbonneau**, *Mambu et son amour*, Paris, L'Harmattan, 2014, p. 149.
- (11) « La femme est semblable à un escargot. Quel homme pourrait réussir à le faire tenir à volonté à un arbre ? Lorsqu'il s'y tient de lui-même, ne suffit-il pas d'un petit effort pour l'en détacher ? ». **Paul Hazoumé**, *Doguicimi*, Paris, Maisonneuve et Larose, p. 74.